



VUE DE NOTRE-DAME D'AFRIQUE, ALGER.

LE MARABOUT ROUGE

SUITE



MAIS, les malheurs semblaient s'acharner sur le diocèse du grand archevêque : le choléra à peine épuisé, la famine se dressa hideuse, frappant ceux que la maladie avait épargnés. Je me rappelle la désolation d'alors, ces troupeaux de squelettes venant s'abattre aux portes des villes, disputant aux chiens une nourriture innomable, cherchant parmi les immondices de quoi apaiser leurs tortures, et mourant sous nos yeux, avec ce silence résigné de l'Arabe fataliste. Presque toujours, à côté du cadavre de la femme kabyle, on trouvait un pauvre petit qu'elle avait su préserver de la mort, et ces orphelins attirèrent particulièrement les soins, les sollicitudes de Mgr Lavigerie. Il avait ouvert toutes les portes de ses séminaires, de son évêché à ces pauvres abandonnés, et, non content de cette hospitalité, il envoyait ses prêtres sur les chemins recueillir ceux qui tombaient en route de souffrance et d'épuisement. Chaque jour, sur des mulets, dans des prolonges, il arrivait de véritables convois de ces petits malheureux à Mustapha, devant la maison de campagne de l'archevêché. Ils étaient maigres à un point qu'on

n'eût pas cru possible ; des bras et des jambes de squelettes, avec le corps ballonné par la nourriture d'herbes qui les avait uniquement soutenus pendant des mois, et de ces corps s'exhalait l'odeur fétide et mortelle du typhus. Mais rien ne rebutait la charité de ce grand cœur : il prenait doucement ces orphelins dans ses bras, les portait avec des précautions de mère, et les faisait manger avec ménagements. Quelquefois, sur les chevaux, dans les voitures qui amenaient ces moissons d'enfants, l'on voyait de petits corps penchés, la tête renversée en arrière, plus pâles encore que les autres, leurs grands yeux ouverts s'abandonnant aux mouvements saccadés des montures : ceux-là étaient morts en chemin, de faim ou de la peste.

Alors, ce fut une lutte de générosité sous l'impulsion du pasteur ; quand Mustapha, Saint-Eugène, les séminaires, les couvents furent pleins, on dressa des tentes dans les cours, on chercha et on trouva des abris ; puis il fallut vêtir ces abandonnés ; là encore l'exemple vint de Monseigneur ; il donna tout son linge, et les sœurs taillèrent plus d'une gandoura dans les soutanes violettes. Les Pères jésuites, ces grands éducateurs, aidés de leurs amis les zouaves, enrégimentèrent ces jeunes troupes ; on les occupa, on les dressa, et, sur ce



champ de bataille de la charité, se rencontrèrent dans une admirable entente ceux qu'avaient divisés certaines opinions extrêmes et contradictoires : qui ne se souvient, avec attendrissement et admiration, de la vaillante et inépuisable charité de M^{me} de Mac-Mahon ?

Ce n'était pas assez de donner, il fallait faire donner ; Monseigneur se tourna vers la France, et ce sont alors ses débuts de quêteur infatigable ; il demanda de l'argent à ceux qui en avaient, du linge et des vêtements à ceux qui en vendaient, du pain à ceux dont les greniers étaient fournis, dons en nature de toutes sortes affluaient à Marseille ; on les transportait gratis ; le gouvernement donnait des hectares de terrain, l'archevêque faisait des plans, et Dieu bâtissait par un vrai miracle hôpitaux, asiles, villages où commençait la régénération de tout un peuple.

Parmi les plus intelligentes et les plus admirablement dévouées auxiliaires de Monseigneur, il faut nommer la sœur Paul, de la Charité, qui fit des prodiges, et dont l'archevêque appréciait hautement la vertu et les capacités. Pourtant, un jour, il y eut une scène terrible que je veux vous redire parce qu'elle montre, mieux que des mots, les contrastes, les emportements et les généreux retours de cette âme ardente et indomptée du ministre de Dieu.

Parmi les dons en nature venus de France se trouvaient de belles et bonnes couvertures que l'on avait octroyées aux hôpitaux improvisés des pauvres Kabyles. Pour eux, c'était un lit et un vêtement tout à la fois ; car ils s'enroulent dans ces plis moelleux de la laine pour dormir sur le sol, et s'en drapent magnifiquement durant le jour. Or, l'archevêque, ayant demandé compte de ses couvertures, apprit de la sœur Paul que, faute de linceaux, elle en avait consacré plusieurs à cet usage.

Ce fut alors le déchainement d'un effroyable orage sur la pauvre supérieure. Que n'entendit-elle pas sur la dilapidation du bien de la charité ! Peu s'en fallut qu'elle ne sortît de l'archevêché excommuniée.

Le lendemain, le maître terrible, apaisé et un peu inquiet de l'effet produit sur la pauvre sœur, demanda de ses nouvelles à la première religieuse qu'il rencontra :

— Elle va très mal, répondit celle-ci, fort affectée.

— Mais, qu'a-t-elle donc ? demanda encore Sa Grandeur.

— Elle a, répondit la fille de charité, avec cette assurance et cette franchise que l'on sait, elle a, Monseigneur, que c'est vous qui l'avez mise dans cet état.

Le prélat se tait, interdit, malheureux, repentant ; il se fait introduire auprès de sa victime ; il s'arrête humblement à l'entrée de sa chambre, et, se penchant sur un meuble, la tête dans sa main, d'une voix suppliante, dit et répète :

— Ma bonne sœur Paul, voulez-vous bien me pardonner ?

La malade, confuse, pleurant, conjura son bon Seigneur et Père de ne plus parler ainsi, mais de rendre sa confiance et ses bonnes grâces à son humble servante, et la paix fut signée de bon cœur.

Les œuvres merveilleusement vivantes de la régénération arabe par la charité allaient se développant chaque jour, mais il ne faut pas croire que ce fut sans luttes. Des polémiques de presse ardentes, de sourdes hostilités officielles, des coups terribles étaient comme autant d'aiguillons qui pressaient aux flancs le noble lutteur ; il écrivait au pape, à l'empereur, aux journalistes ; il courait les grands chemins d'Alger, à Rome, à Paris, à Biarritz, son clergé s'était volontairement offert pour quêter jusqu'en Amérique ; succès, difficultés, fortune, misère, il connut tous ces états divers, et vint à bout de tout : il voulait ! Et quelle originale façon de procéder !

Il y avait à douze kilomètres d'Alger un village turc dont le bordj fortifié est célèbre par l'héroïsme de quarante-huit braves de nos soldats qui y trouvèrent une mort glorieuse et volontaire en 1830.

Cette poignée d'hommes, commandés par un lieutenant, fut surprise dans une sortie, et faite prisonnière. Les Arabes étaient sans merci ; ils alignèrent la petite troupe française le long du mur du bordj, et le massacre allait commencer, lorsque le chef turc leur fit dire, par un renégat qui lui servait d'interprète, que, s'ils voulaient embrasser l'Islam, il leur laisserait la vie sauve.

— Qu'en pensez-vous, sergent ? dit l'officier à son voisin.

— Ils me feront ce qu'ils voudront, mais, moi, je ne renie pas.

— Moi non plus, déclara l'officier.

— Ni moi, ni moi, répondirent les soldats tous ensemble.

Et tous tombèrent glorieusement sous le mur de *Maison-Carrée*, nom donné à la sanglante redoute, et qui a baptisé le village chrétien en souvenir du martyre de nos soldats.

L'archevêque trouva que l'endroit était bon pour un établissement de charité ayant les musulmans pour objet ; il y acheta six cents hectares de terrain en partie inculte, et résolut d'y établir une ferme modèle pour ses orphelins. Mais laissons-le parler lui-même :

« Vous rappelez-vous le merveilleux panorama qui se déroule aux regards, du haut des collines qui forment le centre de la propriété ! En face la rade et, au fond de la rade, Alger au pied du mont Bouzaréah, baignée par la mer bleue de notre Afrique, si belle, lorsqu'elle est belle, au milieu de cette atmosphère lumineuse et embaumée qui passionne bientôt tous ceux qui se fixent parmi nous ? Vous rappelez-vous cette rivière, l'Harrach,

toute bordée d'une forêt de roseaux, ces longues dunes de sable sur lesquelles les flots se brisent doucement?... Je restai quelque temps en admiration devant ce merveilleux tableau. Il me semblait que l'esprit et le cœur de mes petits enfants y deviendraient plus facilement meilleurs. Je me dis donc : c'est là que s'achèvera leur éducation; ils défricheront ces lieux, et y trouveront, avec le pain de la vie présente, la révélation de la vie future. »

Au commencement de mai 1869, il vint donc avec sa petite troupe barbare. « Nous descendîmes parmi les broussailles du rivage. Il y avait là un vieux bastion turc abandonné, et, à travers les ronces et les épines, nous pénétrâmes dans son enceinte; nous y trouvâmes quatre longs canons turcs en fer, encore sur leurs affûts. Ils avaient probablement tiré, en 1830, sur notre flotte. »

Quatre vieux murs croulants, et à peine hauts de deux mètres, furent le premier abri des orphelins et des prêtres qui les avaient recueillis; des planches, des roseaux tinrent lieu de toiture et de cloisons, le ciel est clément dans ce doux pays, et les Kabyles, enfants de la montagne, vivent si pauvrement! En quelques années, d'ailleurs, ce désert inculte allait devenir fertile, et les vieilles murailles turques seraient remplacées par huit établissements prospères : quatre pour les garçons, autant pour les filles, disséminés sur cette immense étendue de terrain.

Il fallait, maintenant, prévoir le jour où ces enfants seraient des hommes, et ne pourraient vivre à l'école; il fallait redouter, pour ceux qui étaient chrétiens, le contact des frères musulmans. Monseigneur ne s'embarrassait pas pour si peu. Il repartait en campagne, quêtait, pétitionnait, prêchait, priait et, finalement, construisait en pleine Kabylie des villages pour ses orphelins.

Et comment allait-il peupler ces jolies petites maisons suspendues à la montagne comme des nids de cigogne? Voici : Un jour, il alla trouver la supérieure de Saint-Charles, ferme où étaient ses orphelines, et la pria de demander aux douze plus âgées si elles voulaient se marier à ses garçons arabes de Maison-Carrée.

Les petites, surprises et charmées, firent quelques façons d'abord, se récrièrent, mais, comme la sœur disait, sans s'émouvoir de ces refus apparents, que celles qui voulaient se marier s'avancassent vers elle, toutes les douze prirent bravement leur parti et furent introduites auprès de Monseigneur. Il leur expliqua en quelques mots la situation, et, comme il leur parlait de leur avenir, douze garçons conduits par un Père firent irruption dans la salle. L'archevêque les présenta les uns aux autres, et les envoya tous, filles et garçons, au jardin, pour y faire la conversation, et se choisir entre eux, suivant l'inspiration et l'attrait, et sous la surveillance maternelle des bonnes sœurs. Ils y restèrent quelque temps; quand ils

rentrèrent dans la salle où Monseigneur les attendait, ce fut par couples souriants; chacun et chacune avait procédé à son choix. Quinze jours après se célébrèrent ces premières unions; il faut avouer qu'elles offraient une certaine originalité. Par la suite, l'archevêque modifia ses procédés matrimoniaux : quelques incompatibilités d'humeur entre les jeunes époux l'avertirent qu'il n'était pas prudent d'engager toute une existence après un quart d'heure de conversation sous les lataniers, et alors, comme au temps de Booz et de Ruth, ce furent les moissons qui aidèrent aux premiers échanges de paroles entre les jeunes gens.

On croit vraiment, en lisant tout cela, être transporté aux temps primitifs, car rien, de nos jours, ne rappelle les scènes bibliques qui précédèrent et suivirent ces premiers mariages arabes-chrétiens. Lorsque tout fut prêt aux Atafs, où l'archevêque avait fait construire ses villages, on prit le chemin de fer, les missionnaires avec leurs garçons, les sœurs avec leurs filles, et l'archevêque, bien entendu, au milieu d'eux. A l'arrêt d'Affreville, il visita les compartiments, fit réunir orphelins et orphelines pour qu'ils pussent se voir encore un peu, et c'est ainsi qu'ils atteignirent le village de Saint-Cyprien : c'était la Terre promise.

Cette entrée fut triomphale; Monseigneur avait pensé à tout : coups de fusils, tam-tams, carillons, processions, rien ne fut omis. On se rendit à l'église, les couples reçurent la bénédiction nuptiale, ils tirèrent au sort la maison, le champ, les bœufs qui devaient leur échoir; puis vint le défilé religieux des mariés, dans le village qu'ils allaient occuper. « Nous nous arrêtons devant chaque maison pour l'asperger d'eau bénite avec une branche de jujubier; puis, chaque ménage reçut la clef de sa demeure et en prit possession immédiatement. » Le soir, il y eut une *diffa*, et, le lendemain, une fête générale où furent conviés les Arabes de la région, l'archevêque ne perdait aucune occasion de mettre ses œuvres en lumière, pour leur plus grand accroissement. De grandes tables furent dressées, des feux allumés, des moutons rôtis entiers, à la manière arabe, parurent et disparurent. De vieux Arabes enthousiasmés affirmaient qu'il n'y avait que Dieu et ce grand marabout pour donner ainsi à ses enfants une maison et des terres. Le grand marabout roumi les fit danser en rond autour des foyers; on en voyait qui lançaient leurs chéchias en l'air en son honneur avec des cris sauvages destinés à témoigner leur reconnaissance et leur admiration....

Mais retournons en arrière pour jeter un coup d'œil rapide sur d'autres travaux apostoliques que cet homme prodigieux poursuivait avec le même zèle et le même succès. Je veux parler de ses missionnaires, connus maintenant du monde entier sous le nom de *Pères blancs*. Mgr Lavigerie n'était pas homme à laisser une affaire comme celle de

ses orphelinats sans s'occuper parallèlement de lui donner une base solide en l'étayant sur une société religieuse capable de supporter la plus grande part de l'effort. A cette époque, le directeur du grand séminaire de Kouba était M. Girard, un vieillard de soixante-quinze ans, qui avait formé à peu près tout le clergé algérien pendant sa longue carrière, et que ses élèves nommaient le *Père Éternel*, autant à cause de son grand âge que pour son aspect vénérable avec sa tête et sa longue barbe blanches. Un jour donc que Monseigneur méditait sur ce besoin de trouver pour ses orphelinats des hommes apostoliques qui, dressés par lui à la vie arabe, pussent lui venir en aide, M. Girard entra chez lui accompagné de trois séminaristes, et, se mettant à genoux avec eux devant Sa Grandeur, il lui demanda de bénir leur dévouement. « Ces jeunes gens, Monseigneur, expliqua-t-il, viennent s'offrir pour l'apostolat africain. »

Le cœur de l'archevêque tressaillit en écoutant ces mots qui étaient comme la réponse du Ciel à sa prière; il releva le saint vieillard et ses enfants, interrogea, fit les objections, les restrictions, imposa les délais d'usage pour éprouver ces jeunes vocations, mais rien ne devait décourager les futurs apôtres, et l'œuvre naquit de cette entrevue. Œuvre admirable, mais effrayante par ce qu'elle demandait à ses membres; jamais l'archevêque ne leur dissimula la grandeur des sacrifices qu'il attendait de ses missionnaires : la vie arabe avec tous ses dénuements; la langue arabe à jamais, même entre eux; le soin des maladies les plus répugnantes et les plus dangereuses: les missions lointaines au centre de l'Afrique; la pauvreté, l'abandon, et le martyre sanglant pour un grand nombre d'entre eux. Le martyre! Ce fut cette demi-promesse d'immolation finale qui soutint les jeunes novices, et leur pauvre petite maison de *El-Biar*, où ils entrèrent à cinq d'abord, fut un centre de ferveur joyeuse, d'initiation généreuse d'où sortit une armée de saints héroïques.

Ils commencèrent à prendre des leçons d'arabe de leur cuisinier indigène, et, dès qu'ils surent les éléments indispensables, ils traduisirent tant bien que mal, et laborieusement, le catéchisme à leurs enfants de Maison-Carrée.

L'habitation principale des orphelins était, vous le savez, le bastion turc. On y arrivait d'Alger en traversant l'Harrach sur une barque d'abord, sur un bac ensuite, en attendant le pont actuel. Dans cette batterie, une chapelle, sorte d'alcôve au fond de laquelle un autel était établi, flanqué des deux vieux canons trouvés sur le rivage. A cent mètres de là, une baraque en planches, une autre en paille plus loin, puis deux autres maisons à peu près aussi luxueuses, telle était alors cette Thébaidé avec ses ermitages dont le soin fut confié aux jeunes missionnaires.

Les garçons arabes étaient pourvus; il fallait

maintenant s'occuper des filles. « Il n'y a, chez les musulmans, que la femme qui puisse aborder la femme, et lui apporter le salut; il n'y a personne de plus apte que la femme à un ministère qui est tout de charité », disait Mgr Lavigerie. Et les *Sœurs blanches* sortirent des conceptions héroïques de cet homme prodigieux.

Mgr Lavigerie n'avait pas de plus grand repos, de joie plus douce que de venir visiter ses enfants orphelins. Dès que ceux-ci l'apercevaient, ils se précipitaient, se bousculant et criant : « Baba, Monseigneur ! » Puis, lui baisant la main, ils disaient : « Baba! le baptême! le baptême! » Car, jusqu'alors, l'évêque avait refusé de les baptiser avant qu'ils n'eussent l'âge de se décider librement; et, à leurs instantes prières, il répondait : « Rendez-vous-en dignes ! » — « Mais, Père, nous ne « mentons plus, nous ne volons plus, nous ne pé- « chons plus ! » En 1869, un de ces pauvres petits, qui se mourait, lui disait en se frappant la poitrine : « Baba! je suis tout noir là-dedans, baptise-moi, « je veux l'eau qui rend l'âme blanche. » Quand il fut baptisé, il dit à Monseigneur : « A présent, donne-moi le pain de Dieu, *Sidna-Issa* (le Seigneur Jésus) », et, quand il vit venir la Sainte Hostie, il tendit les bras, et, quoiqu'il souffrit une vraie torture, son visage rayonna de bonheur, et il resta comme en extase, tandis que sœurs, enfants et prêtres pleuraient d'attendrissement autour de lui. De tels spectacles, de semblables demandes étaient la récompense la plus douce pour ce grand cœur de l'évêque-apôtre.

Quand on songe que toutes ces fondations, et je n'en cite pas la dixième partie, étaient réglées jusque dans le moindre détail par l'archevêque; que les dépenses, qui se chiffraient par millions, étaient payées par l'archevêque. Quand on songe aux luttes qu'il fallut soutenir contre les autorités algériennes, contre les partis politiques, contre les éléments, et que ce fut le fait d'un seul homme, que cet homme écrivait, voyageait, confirmait, inaugurait, édifiait, renversait, bénissait, lançait l'anathème, prêchait, tenait des conciles, savait être bon père, prince magnifique, pasteur vigilant, on est comme écrasé par cette puissance, et l'on se demande comment ses jours pouvaient suffire à de pareilles tâches. Du reste, ils n'y suffisaient pas, et, dans les moments de grande presse, on consacrait les nuits au travail à l'Évêché; il s'agissait bien de dormir! C'étaient les heures de bataille pour défendre les missions, les pauvres, l'Algérie, la France, le pape, que ne se sentait-il pas capable de défendre! Le cardinal réquisitionnait pour ces besognes urgentes les Pères disponibles, les installant dans la grande salle de sa bibliothèque, à Mustapha, dictant toute la nuit, à la lueur des lampes, allant de l'un à l'autre, et parfois, pour donner à son esprit le temps de mûrir une pensée, s'arrêtant tout à coup et se laissant bercer quelques minutes par le bruit de la

vague qui mourait à la pointe de Saint-Eugène; où restant le front appuyé à la vitre d'une des fenêtres, le regard fixé sur les blanches coupoles de Notre-Dame d'Afrique, qui se dressaient sous les étoiles par dessus les sombres massifs de la vallée endormie.

Sur l'ancienne colline du Byrza, l'acropole punique, et dominant les ruines à fleur de sol qui furent la grande Carthage, s'élève un petit temple carré, moitié grec, moitié gothique, surmonté d'une coupole byzantine. C'est là que, le 25 août 1270, mourut le roi Saint-Louis.

« Plongé dans la prière comme dans l'extase, nous raconte l'archevêque, on l'entendait dire, avec un secret ravissement : « O Jérusalem ! Jérusalem ! » Et ses yeux restaient fixés au ciel; puis, les abaissant parfois pour regarder le rivage, il s'écriait : « Oh ! qui nous donnera de voir la Foi chrétienne prêchée à Tunis ! »

Il devait être donné à Mgr Lavigerie de réaliser le vœu du royal croisé. Et combien serait fortuite et peu importante la circonstance qui produirait cet événement si considérable pour l'Église et pour la France.

M^{me} Chanzy, femme du gouverneur de l'Algérie, en 1875, fit un voyage à Tunis, et voulut faire ses dévotions à la chapelle de Saint-Louis, qui, à cette époque, était, avec le consulat, le seul territoire français du beylika. Elle fut navrée de l'état d'abandon du pauvre petit sanctuaire où le saint roi, dont la douce et évangélique physionomie est si connue, était représenté par une massive statue de Charles V, sortie de quelque musée de France, où elle était sans emploi.

A son retour à Alger, elle en parla à Monseigneur, insistant avec chaleur sur la pauvreté et la solitude de ce lieu saint, et lui demandant s'il ne pourrait y mettre quelques prêtres pour le faire desservir convenablement. Ce projet rentrait trop bien dans les plans de l'archevêque pour qu'il ne saisît pas l'occasion aux cheveux. Il partit aussitôt pour Rome, c'était par là qu'il débutait dans ses grandes entreprises, car ce fut un fils toujours soumis de la papauté. Il y développa sa conception géniale, qui devait marquer un pas gigantesque dans l'évolution africaine, et il se mit à l'œuvre sans tarder. Cette œuvre allait lui prendre quinze ans de sa vie si pleine; mais, quand elle serait achevée, Tunis appartiendrait à la France, et l'honneur de cette conquête pacifique rejaillirait sur l'Église d'Alger, dont le pontife prendrait possession du glorieux titre de primat d'Afrique.

Tandis que les affaires de Tunis absorbaient l'esprit de l'archevêque, son cœur se tournait sans cesse vers le Soudan, où il avait envoyé précé-

demment ses premiers missionnaires; il y avait de cela trois mois, et il s'inquiétait de n'avoir reçu encore aucune nouvelle d'eux. Il avait écrit au gouvernement, aux Bureaux arabes, aux supérieurs, personne ne savait rien, et ce silence était de mauvais augure.

Le Jeudi saint (1876), il montait en voiture avec l'évêque espagnol d'Urgel, pour se rendre à Notre-Dame d'Afrique, lorsqu'on lui remit une dépêche. Il prend le télégramme, l'ouvre incontinent, le lit, pâlit, puis, sans pouvoir dire un mot tant l'émotion l'étreint, il le tend à son hôte. C'était l'annonce du massacre, par les Touaregs, de ses trois missionnaires. L'évêque espagnol, fort ému, lui rendit le papier en silence, puis, voyant la douleur, le saisissement qui étouffaient Mgr Lavigerie, il joignit les mains et se mit à chanter le *Te Deum*, cette action de grâce du chrétien qui célèbre la mort comme un triomphe.

L'archevêque, ranimé par cet acte de Foi, répondit, et ainsi alternant, ils arrivèrent à Notre-Dame d'Afrique, où le Père, tendre et ferme, pleura abondamment la mort de ses fils. Plus tard, il écrivait aux parents des saintes victimes. « Ce n'est pas moi qui accuserai vos larmes de faiblesse : Marie a pleuré Jésus, et Jésus a pleuré Lazare, parce qu'il l'aimait. Je le ne pourrais pas, d'ailleurs, sans me condamner moi-même. Ce premier déchirement de la nature, je l'ai ressenti comme vous, car ils étaient aussi mes fils. Dieu s'était servi de vous pour les donner à la terre, il a daigné se servir de moi, pasteur sans amour, pour les donner au martyr et au ciel. »

Bien d'autres de ces fils d'adoption tomberont au champ d'honneur, et toujours celui qui leur ouvrait cette voie du martyr les pleurera, disant au milieu de ses gémissements et de ses larmes : « C'est moi qui les ai envoyés à la mort ! »

Mais revenons à Tunis, où l'archevêque a commencé sa prise de possession par l'achat de neuf hectares de terre autour de la chapelle de Saint-Louis, et où il va se rendre lui-même pour la première fois. De l'Algérie à la Tunisie, sa prodigieuse popularité avait tracé une route d'honneur, de vénération, et d'ardente sympathie. Il arrivait par Malte sur un steamer anglais qui s'était détourné de sa route pour le déposer en chemin. Mais cette « mer, si belle quand elle est belle », comme il le disait lui-même avec une certaine méfiance, car elle lui joua plus d'un tour, était affreuse ce jour-là, et la nuit venant, sans que le bateau fût en vue, peuple, autorité, clergé regagnèrent la ville.

C. DE LAMIRAUDIE.

(La fin au prochain numéro.)



BIBLIOGRAPHIE

Nos abonnées nous demandent fréquemment de leur indiquer des ouvrages pouvant servir à des lectures quotidiennes de piété. En voici deux tout récents, dans des genres différents : *Vers l'éternité*, par l'abbé POULIN (1), offre une suite de méditations brèves sur la vie, ses peines, ses luttes, les consolations de la foi. Ce livre, destiné, dit la préface, aux âmes découragées, est appelé à faire du bien à toutes; la forme n'en a rien d'austère et le style est élevé et facile. Je dirai la même chose de l'*Évangile et les Mères*, par l'abbé BOLO (2), qui ne s'adresse pas uniquement aux mères chrétiennes, mais, avec la verve éloquent de l'auteur, présente aux réflexions de toutes les personnes pieuses le type maternel dans les belles figures bibliques et évangéliques, trouvant enfin dans la vierge Marie sa plus sublime expression.

Un nouveau recueil de poésies : *Fleurs de givre*, par A. COLLIN (3), sera bien accueilli de nos lectrices, nous en sommes certain, car de nombreuses pièces de vers publiées par leur journal leur ont déjà fait apprécier le talent plein de grâce et de charme du poète délicat et attachant qu'est M. A. Colin.

Parmi les romans destinés aux plus âgées d'entre nos abonnées, citons *Sybil*, par JEANNE MAIRET (4), histoire très observée d'une jeune Américaine romanesque, qui épouse un écrivain pauvre et, ne sachant ni saisir ni pratiquer les devoirs de sa situation, cause le malheur de son mari qu'elle aime pourtant. *Le Roman de Claude Lenayl*, par P. CLÉSIO (5), est encore la preuve que, dans la vie, il ne faut pas se payer d'illusions qui vous laissent désarmé en face de la réalité. Le héros de cette simple histoire est sauvé, dès qu'il sait se donner au travail et s'appliquer à se rendre utile, ce qui renvoie bien loin de lui son roman passager, remplacé par la vie vraie. *Des ombres qui passent* (6) : sous ce titre étrange, une Anglaise, BÉATRICE HARRADEN, a peint la rencontre de deux êtres faits pour se comprendre et s'aimer, que l'existence rapproche un jour, puis éloigne l'un de l'autre. La traduction a laissé à cette œuvre originale sa forme rêveuse, moitié romanesque, moitié humoristique; la tristesse extrême du dénouement est le seul reproche qu'on puisse adresser à ce plaidoyer contre l'égoïsme. Les nouvelles que CH. FOLEY a intitulées *L'Otage* (7) se relient par une idée commune : ce sont des épisodes de la

Révolution et surtout de la guerre vendéenne. Leur délicatesse attendrie, complétée de tragique émotion, donne la sensation poignante de cette époque. Entre ces petits drames saisissants, on ne sait lequel préférer. J'indique ce beau livre avec d'autant plus de plaisir que M. FOLEY vient d'écrire, pour notre journal, une de ses plus charmantes œuvres.

Pour les plus jeunes, voici d'abord deux jolis romans illustrés : *Sabre au vent*, par MARCEL LUGUET (1), que je leur ai déjà présenté aux étrennes, sous un plus grand format; puis un récit d'aventures entraînant : *La Cage de cuir*, par G. PRADEL (2), que toutes dévoreront avec un vif intérêt de curiosité : une jeune fille est enlevée mystérieusement la veille de son mariage, enfermée dans un château mystérieux de Poméranie, pendant que son fiancé la cherche au travers des incidents les plus dramatiques et les plus imprévus. Ce livre est appelé à un grand succès. *Les cantiques d'Yvan*, par M. DU CAMPFRANC (3), est l'histoire douloureuse, un peu mystique, d'un jeune musicien infirme, consacrant son talent à la Vierge de Lourdes, à qui il a demandé la santé pour pouvoir se dévouer à sa mère; la note religieuse et grave de ce roman plaira à nombre de nos lectrices qui en apprécient l'auteur. D'autres jetteront leur choix sur *Pas banale*, par ROGER DOMBRE (4), auquel la gaieté ne fait pas défaut, histoire fantaisiste d'une cousine pauvre, portant galement son infériorité, jusqu'au jour où la marraine-fée traditionnelle la récompense de sa courageuse bonne humeur en lui donnant une fortune et le mari désiré. *Les livres du professeur Richaume*, par H. BISTER (5), a une portée plus sérieuse : c'est réellement un fort bon roman, très vécu dans notre société moderne. Le mariage de la plus jeune fille du professeur avec un homme décidé à tout pour arriver à la fortune, la lutte subséquente entre le mari et la femme, des caractères profondément étudiés, surtout ceux de M^{me} Richaume, une sacrifiée, et de son mari, chez lequel se produit une évolution bien curieuse et bien vraie, enfin la haute moralité qui se dégage du récit sont d'un très grand intérêt, d'autant que le tableau d'une grève d'ouvriers touche à des questions toujours actuelles. Ce dernier ouvrage, avec celui de M^{me} du Campfranc, appartient à la *Bibliothèque de ma fille*.

A. CHEVALIER.

(1) Rondelet, 3, rue de l'Abbaye : 3 fr. 50. — (2) Haton, 35, rue Bonaparte : 2 fr. 50. — (3) Lemerre, 23, passage Choiseul : 3 francs. — (4) Ollendorff, rue Richelieu : 3 fr. 50. — (5) Plon, rue Garancière : 3 fr. 50. — (6-7) Perrin, quai des Grands-Augustins : 3 fr. 50 ch.

(1-2) Mame, édit., chez Bourguet-Calas, rue Saint-Sulpice : 3 fr. — (3-4-5) Dans nos bureaux : 3 fr. 50, 2 fr. 50 et 3 fr. 50.



LE ROI DES NEIGES

SUITE



J'EN crois le dévouement de Jorg, reprit Wœlia, et d'ailleurs je parle de tout cela dans une langue que nous seuls comprenons. Terre libre de Lubeck, ai-je dit? Hélas! quelle terre autre que celle de la patrie pouvait nous sembler libre? En cette ville de la Hanse, nous vécûmes retirées, fuyant les regards, ne sortant que pour aller aux offices, craignant les propos des voisins, frissonnant comme au guet d'un espion pour un pas qui s'arrêtait à notre seuil. Mais le plus affreux, dans ce deuil et cet exil, c'était mon incertitude sur le sort de ceux que j'aimais, de ceux dont on m'avait violemment séparée. De notre fuite précipitée, de l'épouvante ressentie dans cette nuit tragique, il restait à ma pauvre vieille Helda une pâleur malade, un tremblement de tout l'être. Sa santé déclinait en faiblesses croissantes. Hélas! anéantie, je prévoyais le jour où sa mort allait me laisser, parmi des étrangers, seule, quasi sans ressources, dans une maison qui n'était pas la mienne... Vous êtes venu, Steven! Ah! quel large rayon de soleil ce fut dans notre demeure d'ombre et quel grand souffle d'espoir sécha soudain nos pleurs! Par vous, j'appris que l'étendue de mon malheur dépassait ce que j'en pouvais concevoir, puisque mon père avait perdu la vie dans la plus sacrilège des trahisons. Mais cette nouvelle, si affreuse qu'elle fût pour moi, n'était pas pire que les conjectures où je me débattais vainement depuis tant de mois! Le premier moment d'exaltation douloureuse calmé, vous nous avez conté comment, demeurant fidèle au parti des vaincus, et par suite dépossédé de vos terres et de vos biens, vous avez pu cependant réunir une somme suffisante pour la réalisation de vos projets. Nous voulûmes savoir aussi par quel miracle d'adresse, de prudence et de sang-froid vous aviez pu, en Danemark même, à Copenhague, recueillir des indices précieux sur notre fuite. Votre opiniâtreté, votre inébranlable volonté ont brisé tous les obstacles; vous avez découvert notre retraite, et, là, votre parole enthousiaste me rappela à la vie. Vous m'avez confié votre dessein hardi, énuméré

vos chances de succès; vous m'avez fait partager votre ardeur, votre confiance, en une cause que nos amis les meilleurs, et moi-même, estimions perdue. Ma pauvre Helda put mourir consolée de ne pas me laisser seule: je n'avais plus que vous au monde, mais je vous avais! Depuis lors, nous avons partagé les périls et les chagrins encore bien inégalement, mon généreux ami, car vous avez assumé la responsabilité de tous les soucis pour mieux me laisser à toutes les joies de croire et d'espérer. Mais, bien moins pour m'avoir sauvée du lâche découragement que pour la façon respectueuse et discrète dont vous m'en avez sauvée, je vous remercie de toute mon âme, car, depuis que je vis auprès de vous, jeune fille et vous homme, jamais, ô mon loyal et délicat chevalier, vous ne m'avez causé plus de gêne ou d'occasions de rougir que si j'avais vécu aux côtés de mon frère. Or, quelle que soit la fin de notre entreprise, noble Iarl, rien que pour ce que vous avez fait déjà, rien que pour ce passé que nul soupçon et nul regret n'altèrent, je vous devrai obéissance et gratitude dans tout l'avenir!

— Ne parlons plus de ce que nous avons fait, ô ma gracieuse dame, dit Steven, secouant toute langueur d'attendrissement, parlons plutôt de ce qui nous reste à faire. L'heure n'est pas encore venue de nous répandre en actions de grâce, ni de nous recueillir dans la réminiscence d'un malheur conjuré. L'amertume du passé n'est bonne à évoquer que dans la douceur d'un présent plein de sécurité. Or, le présent est moins sûr que jamais. Nous sommes jeunes, sans grande expérience, sans autre secours, dans un pays soumis à nos ennemis héréditaires, qu'un peu d'argent et d'or dont l'usage est moins recherché ici que partout ailleurs. Ce n'est donc pas encore l'heure du repos et de la rêverie, c'est l'heure de l'action. D'après les renseignements que j'avais obtenu en Danemark, nous avons pu, sans éveiller de soupçons, quitter Lubeck et aborder cette côte désolée. Ici, les indices très vagues qui nous avaient guidés se précisent: non seulement la forteresse de Ruvsdal se présente telle qu'on me l'a décrite, mais la garnison nombreuse, les précautions du gouverneur, concordent avec mes prévisions, ne laissent qu'un léger doute sur l'existence du prisonnier.

— Nous avons bien peu de détails encore sur

ce prisonnier! Et d'abord est-il bien celui que nous cherchons?

— J'en ai la conviction. D'ailleurs, je le saurai, si difficile, si impossible que cela puisse paraître.

— Oui, certes, vous le saurez, s'écria la jeune dame, car rien ne vous arrêtera : vous avez donné votre fortune, vous donnerez votre vie pour découvrir le secret! Mais mon devoir, à moi, c'est d'exiger que vous appreniez ce qu'il nous importe de savoir au moins de risques possible. Vous vous êtes déjà tant et tant sacrifié!...

Et comme le jeune Iarl manifestait une certaine impatience, elle ajouta vivement :

— Oh! ce n'est pas que je craigne de m'entêter de trop de reconnaissance. Déjà je vous dois tellement que toute ma vie, si glorieuse qu'elle puisse devenir, ne suffira jamais à m'acquitter envers vous. D'ailleurs, mon seul bonheur est de vous devoir tout. Mais, si égoïste que ce soit, je dois vous faire envisager que l'excès d'une fougue qui peut vous mener à la mort rendra mon sort plus atroce, car je perdrai en vous mon unique défenseur.

— Ce détour adroit ne me donne pas le change, ô noble amie! Je connais trop votre âme pour supposer que vous craigniez, quoi que ce soit pour vous-même. Mais, puisque la même audace nous a poussés à provoquer le danger, ne m'arrêtez pas quand nous atteignons le but. Pouvons-nous raisonnablement espérer vivre des semaines dans cette auberge sans que le gouverneur en ait connaissance? Notre présence l'inquiétera bientôt. D'autre part, ce n'est qu'en face d'un imminent péril que je trouverai la force de soutenir avec aisance mon rôle de trafiquant. Et si ce rôle de marchand m'est difficile, ma charmante et très vénérée dame, ah! combien plus encore ce personnage de bourgeoise vous sied mal! Ajoutez à ceci que nos ressources ne sont pas inépuisables. Réparties en deux ou trois fois, par grosses sommes, elles nous procureront peut-être des intelligences dans la place, des connivences ou des complicités utiles. Si, au contraire, nous les distribuons successivement, en nombreuses petites parts, elles seront sans effet et la nécessité de diminuer de plus en plus nos largesses atténuera d'autant les bonnes volontés.

— Agissez donc sans retard, dit Wœlia, attristée à l'idée des dangers qu'allait affronter son ami. Votre intention de vous présenter au gouverneur en qualité de négociant et de lui demander conseil et protection me paraît le meilleur moyen de pénétrer dans la forteresse et d'y constater la présence de celui que nous cherchons. Cette preuve acquise, il vous faudra tenter l'effort suprême... Elle inclina la tête et réfléchit, hantée de visions funèbres, puis répéta résolument : — Oui, c'est le moyen le plus simple, c'est même le seul moyen.

— Il y a mieux, fit Steven en frappant légèrement du pied la dalle du foyer, il y a mieux en-

core. Les confidences du valet de sire Warwolf m'ont inspiré une résolution plus dangereuse, plus osée, mais plus prompte, plus sûre. Elle me permettra d'abord d'entrer dans la citadelle de Ruvensdal et ensuite d'y séjourner, d'y vivre de la vie des Danois, d'épier jour par jour, heure par heure, sire Warwolf, de pénétrer son secret et peut-être de voir, peut-être même d'entretenir le captif... si ce captif est notre absent bien aimé!

Il parlait, frémissant d'enthousiasme, le regard inspiré, sa belle tête pâle fièrement relevée, ses cheveux rejetés en arrière. Debout, rapprochée de lui, Wœlia questionnait, vibrante aussi, mais inquiète parce qu'elle connaissait son audace :

— Que voulez-vous faire, Steven, dites, qu'entendez-vous faire?

— J'entends me présenter au maître de Ruvensdal pour remplacer Tolwig, le jeune homme qui sort d'ici, j'entends me présenter là-haut comme valet!

Wœlia joignit les mains de saisissement :

— Quoi, vous? Noble Iarl de Sverto, vous seriez le valet de ce Danois maudit! Y songez-vous vraiment?

— Je n'y songe plus, j'y suis décidé, fit le jeune homme. J'irai demain, dès l'aube, affronter le Danois. Je lui conterai que, venu pour trafiquer en saison morte et ayant épuisé mes ressources durant le voyage, je me trouve aux abois et que n'importe quel emploi, me permettant de subsister, me sera bon. J'alléguerai avoir appris par Jorg le départ de Tolwig, et Jorg ne me démentira pas. L'histoire est vraisemblable; ce sera à mon sang-froid de l'imposer comme vraie. Le danger même où je me jette m'inspirera. Au repos tout homme porte en soi des ressources ignorées; la lutte les met au jour et les développe. Je possède cette faculté d'exaltation qui m'élève l'âme et me met à la hauteur des dangers grandissants.

Wœlia, les mains toujours jointes, l'écoutait le visage rosé d'admiration.

— Quel grand cœur vous avez, Steven! exclamait-elle dans un élan qu'elle réprima vite. Une réflexion traversa son esprit et, reprise d'appréhension, prévoyant les suites de cette témérité, elle poursuivit d'une voix étrangement impérieuse :

— Non! Vous ne ferez pas cela, je ne le veux pas, c'est trop! Avez-vous bien pensé aux besoins pénibles, viles et basses que ce Warwolf exigera de vous? Vous ne vous abaissez pas à ce servage, homme très noble et très vaillant.

— Les paroles de Tolwig sont présentes à ma mémoire : homme libre, ce qu'il a fait, je puis le faire!

— Mais ce gouverneur est emporté, brutal; ce Tolwig vous l'a dit : c'est un renard qui a le cœur d'un loup! Il vous humiliera, il vous outragera, il vous frappera peut-être! O Iarl, s'il vous frappait?

Le jeune homme, à ce dernier cri d'alarme, s'é-

taut mis à genoux devant la jeune dame, lui avait pris la main très doucement et la couvrait de baisers respectueux.

— Il ne m'outragera pas, belle et gracieuse dame, parce que je serai plus vif, plus adroit et plus prudent que Tolwig. Qui sait si ce garçon n'a pas exagéré sa peine pour nous donner meilleure opinion de sa patience. Peut-être bien lui-même avait-il des défauts difficiles à supporter. Si ce Warwolf osait me frapper... mais il n'osera pas. Apaisez-vous, douce dame, ne me priez plus afin de m'empêcher d'accomplir ma mission, ce serait inutile... ou plutôt cela ne servirait plus qu'à m'ôter le courage dont j'ai besoin. D'ailleurs, il est trop tard. Tout à l'heure, au moment même où cette inspiration m'est venue, mon regard fixait l'image bénie de Saint-Olaf, protecteur de mes rois et patron des Sept-Iles. Du fond du cœur je l'ai pris à témoin du serment que je faisais de remplacer Tolwig. Vous ne me rendrez pas parjure. Non, ô ma noble amie, ô chère sœur fidèle, vous ne m'arrêterez pas sur le chemin où Dieu sera mon guide. Demeurez soumise à ce que je désire, ainsi que vous le promettiez dans votre effusion de gratitude. Et, plutôt que de pleurer et d'affaiblir mon énergie par des regrets que je partage et qui me déchirent le cœur, venez redire avec moi la prière et le serment, venez les redire tout haut devant Saint-Olaf. Et le Saint nous rendra la force qu'il nous faut pour la séparation.

Lentement il cherchait à dégager ses mains des mains de la jeune dame. Celle-ci le contemplait de ses yeux mouillés de pleurs et Steven détournait la tête, fuyant ce regard, sentant que dans ses propres yeux allaient poindre les mêmes larmes. Le retenant encore près d'elle, elle ajouta d'une voix brisée :

— O Steven, me laisserez-vous donc seule dans cette auberge ?

— *Il le faut*, madame, reprit le jeune Iarl d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme. Lorsque la providence semble nous offrir d'elle-même les moyens d'atteindre notre but, reculer, ce serait refuser le secours de Dieu. *Il le faut* pour celui qu'attendent les opprimés de là-bas !

— Vous le voulez, ce sera, fit-elle résignée.

Elle retira ses mains des mains de Steven et celui-ci retrouva toute son assurance.

— Au cas fort improbable où, par la méfiance et la sévérité de sire Warwolf, il me deviendrait impossible de sortir de la forteresse, je trouverai le moyen de vous donner de mes nouvelles et de communiquer avec vous.

— Ce moyen, Tolwig ne l'eut jamais !

— Je dispose d'autres moyens que Tolwig.

— Et pendant ce temps, je mourrai d'inquiétude et de crainte, gémit-elle une dernière fois.

— C'est qu'alors je n'ai pas su vous inspirer pleine confiance, c'est que vous doutez de moi !

— O Steven, ne dites pas une telle chose : c'est presque blasphémer.

Elle le regardait toujours de ses yeux pleins de larmes et, pour ne pas s'abandonner à un de ces attendrissements où il redoutait toujours de voir sa volonté lui échapper, il chercha à entraîner Wœlia vers l'image de Saint-Olaf. Elle céda peu à peu à son attirance et il la mena lentement devant le bahut de chêne recouvert d'une draperie où, sur sa châsse de velours servant de socle, se dressait la statuette ancienne.

Respectueusement Steven étendit son manteau de fourrure devant cette sorte d'autel et la jeune dame s'y agenouilla. Lui, s'agenouilla également, mais sur le plancher et derrière elle. Wœlia dut se retourner à demi et lui faire signe de se rapprocher. Il obéit avec cette déférence qui donnait à la jeune fille toute foi en lui. Elle joignit ses mains fines et blanches, lui ses doigts plus maigres et plus nerveux. Elle commença et Steven continua, paraphrasant dans *les paroles du Saint* celles qui pouvaient le mieux s'appliquer à leur situation :

« *Il faut prier afin que les morts vivent heureux.* »

« *O Saint, donne-moi ton secours et je te le jure : je commence et j'achèverai ma tâche les mains blanches.* »

« *Je ne prête pas le serment pour n'y être pas fidèle. Il perd le repos celui qui manque à sa parole : le remords ronge sa pensée, le mensonge pourrit sa lèvre.* »

« *O Protecteur du Père, tu protégeras les fils : l'arbre périt quand les racines sont coupées.* »

« *O Saint, pour servir Dieu et pour servir mon Roi, je n'ai même pas de glaive : le courage au cœur vaut mieux que le fer à la main.* »

« *Je ne serai pas le maudit qui réjouit les corbeaux.* »

Puis leurs voix s'éteignirent en implorations plus intimes où chacun éleva son cœur à Dieu. Et quand ils eurent achevé, Wœlia fit le signe de croix et répéta les paroles consacrées :

« — *Nous te prions afin que les morts vivent heureux.* »

Ceci dit, elle entr'ouvrit ses mains jointes, elle y laissa tomber son beau visage pâle et de nouvelles larmes limpides filtrèrent entre ses doigts. Sur ces doigts, doucement ressaisis, de ses lèvres ferventes le jeune Iarl essuya les larmes précieuses pleurées pour lui. Devant la statuette du Saint, ni l'un, ni l'autre n'eurent honte de cette innocente caresse tant il y avait de fraternelle tendresse et de piété dans ce baiser.

Puis Wœlia se leva et, profitant de ce que

Steven était encore à genoux, elle dégrafa vivement de sa collerette une chaînette aux fins annelets d'argent. Une petite médaille bénie y pendait avec, en devise, cette autre parole du Saint : « *L'homme a soif d'un regard tendre sur le chemin de la vie.* »

Wœlia baisa l'inscription longuement, puis passa la chaînette au cou du jeune Iarl en murmurant :

— Si, seul et loin de moi, vous désespérez jamais, contemplez cette médaille et reprenez courage, ô Steven, en pensant à celle qui vous attendra docile et dévouée comme une sœur, douce comme une fiancée...

Ce demi-aveu, elle ne le prononça pas : ses lèvres remuèrent, mais le souffle lui manqua. Tandis que Steven cachait vivement la chaîne sous son pourpoint et le refermait jalousement afin de cacher la médaille à tous les regards, afin de la sentir contre sa poitrine et de la sentir encore toute tiède du baiser.

— O Wœlia, murmura-t-il, ainsi, je ne serai plus seul : votre souvenir sera mon compagnon fidèle...

Et ce fut le dernier mot qu'ils se dirent ce soir-là.

V.

L'auberge n'avait servi de refuge à Steven que peu de temps et cependant il la quitta dans un serrement de cœur : il y laissait sa compagne d'infortune et de péril, il y laissait Wœlia. Depuis le jour où il l'avait retrouvée dans le quartier sombre et retiré de Lubeck, il se séparait d'elle pour la première fois et il en était infiniment plus troublé qu'il ne l'avait laissé paraître à l'instant du départ. Redoutant ces crises d'attendrissement d'où leur résolution et leur courage mutuels ne sortaient que très affaiblis, il avait eu la force de se maîtriser. Mais dehors, aux côtés de Jorg qui lui servait de guide, son beau visage fier et pâle témoignait par son altération de la violence qu'il s'était faite. Il ne se contentait pas des assurances répétées de l'aubergiste et ne cessait de lui recommander avec instance de veiller sur Wœlia :

— Elle est ce que j'ai de plus cher au monde, répétait-il, si, moi absent, elle court jamais le moindre danger, préviens-moi à quel prix que ce soit.

Jorg lui en fit la promesse formelle et le jeune Iarl devint alors silencieux, marcha la tête basse, le cœur encore saignant de l'adieu.

Cependant, à mesure qu'il s'éloignait de l'auberge, les moyens d'assurer le succès de sa tentative osée le préoccupaient davantage. Ne sachant rien, ou fort peu de chose du gouverneur Danois et de l'existence menée à Ruvsndal, il ne pouvait prévoir quoi que ce fut, pas même la façon dont il pénétrerait dans la citadelle. Cette incertitude lui donnait une sorte de fièvre, une hâte nerveuse

de se mesurer avec des êtres ou des obstacles réels. Aussi pressait-il le pas, bien que la marche devint de plus en plus difficile.

Le froid était extrêmement vif. La bise lui soufflait au visage et Steven n'aurait certes pu traverser cette tourmente de neige s'il ne s'était revêtu, comme un Norvégien, d'un costume entier de fourrure à poils noirs, épais et soyeux de tout jeune renne. Une peau en forme de pelisse lui recouvrait le buste. Une sorte de botte-culotte, enfilée par dessus ses chausses, ne s'arrêtait qu'aux hanches. Deux gants de laine de mouton montaient le long des bras et s'attachaient ensemble derrière les épaules. Un bonnet de peau d'ours protégeait la tête, le cou, les oreilles et ne laissait à l'air libre que les narines pour respirer, les yeux pour voir.

Grâce à cet habillement où il ne restait rien de l'élégant marchand, on aurait pu prendre ce jeune noble pour n'importe quel paysan de Norvège, n'eût été sa façon encore un peu bien gauche de marcher dans la neige et de s'offrir de pleine face au vent. Mais la difficulté même de cette marche lui fouettait le sang et ravivait toute son énergie. Ayant dépassé les dernières maisons du village, maisons fort espacées les unes des autres, les deux hommes se trouvèrent au pied d'éblouissantes pentes de neige.

Par la grève, le château de Ruvsndal n'offrait aucun accès : on se fut heurté à la muraille à pic. D'ailleurs les eaux du fiord baignaient la base des rochers. Par terre, il fallait de larges détours pour arriver, en escarpements roides, à la façade postérieure de la citadelle. Jorg et Steven avaient pris cette route ou plutôt cette direction, car nul chemin n'existait. Ils avançaient selon les indications de Jorg qui se reconnaissait à des arbres, à des pointes de roche émergeant de la neige, voire même, en cette neige même, à des ondulations plus ou moins accentuées. Ils cotoyèrent ainsi une sorte de combe qui, devenant de plus en plus étroite, resserrée et profonde, finit par former précipice. Les deux hommes en suivirent la crête. De distance en distance d'énormes quartiers de roc éboulés ou roulés jusque là, reliés par endroits de grossières barrières de sapin, servaient de garde-fou en même temps que de point de repère aux voyageurs. De la plage, Steven avait remarqué ces blocs de granit, sans se douter que ces bornes géantes pouvaient être de quelque utilité.

L'aubergiste lui fit franchir plusieurs de ces précipices sur des ponts primitifs : troncs d'arbres jetés en travers du torrent, rapprochés autant que possible les uns des autres, grossièrement équarris et joints ensemble par de fortes et courtes chevilles de bois. Des liens d'osier, renouvelés dès que la fonte des neiges les pourrissait, consolidaient le tout tant mal que bien. Ces énormes ravins, aboutissant à la grève en vallonnements adoucis, devenaient au contraire plus tortueux et plus creux à mesure que l'on montait vers le pla-

teau de glace; ils s'ouvraient comme autant de remparts et de douves naturelles qui rendaient l'accès de Ruvsndal aussi difficile par les gorges que par le fiord.

Un instant Steven s'arrêta sur un de ces ponts rustiques pour écouter le bruit du torrent. Il se pencha, appuyé au bras de Jorg et regarda. Même à cette hauteur il put admirer la pureté de cette eau vive et limpide courant, à travers le givre, la glace et la neige durcie, sur un lit de gneiss; il s'étonna d'y voir, heurtés de droite et de gauche, roulant les uns sur les autres et finalement entraînés par le bouillonnement de l'onde, des troncs de pins et de sapins. Jorg lui expliqua :

— Ce sont les torrents eux-mêmes, messire, qui portent jusqu'à la mer les forêts qui les ombrageaient. Les sapins une fois coupés, on les ébranche, on les marque et on les jette dans le ravin. Quand arriveront-ils au fiord? On ne le sait pas, on ne s'en inquiète pas. Qu'importe le temps pourvu qu'ils y arrivent! Et, même arrêtés par les rochers, même perdus sous les avalanches, ils y arriveront, car, à la fonte des neiges, la crue formidable soulève, emporte tout. On les retrouvera à sec sur la grève ou bien voguant sur l'eau; on les y recueillera et ceux d'une même marque seront mis en même tas. C'est pourquoi nous disons que si nos torrents ne sont pas navigables, ils sont du moins flottables.

— On doit perdre ainsi beaucoup de bois, observa Steven, et ce doit être fort long.

— On en perd très peu, dit Jorg. Et si, en Norvège, on n'est jamais pressé, on est du moins très honnête.

Ils reprirent leur marche. Jorg, qui, dans la première partie de la route, avait respecté la méditation silencieuse de son hôte, enhardi par quelques répliques familières de Steven, ne put se tenir de le questionner plus ouvertement, sur ce qui piquait sa curiosité. Il usa de sa formule de politesse coutumière :

— Puis-je interroger, maître?

— Tu le peux, Jorg.

— Eh bien, d'après le peu que tu me confias en me priant de t'accompagner jusqu'à la citadelle et de t'y introduire, j'ai cru comprendre que tu avais changé de dessein et que tu ne te présenterais plus au gouverneur en qualité de marchand.

— Cela est vrai, Jorg, mon projet n'est plus tout à fait le même. Tes conseils et les difficultés, que tu me fis entrevoir par suite des communications impossibles et du printemps trop proche, m'ont décidé à briguer un emploi. J'espère le trouver à Ruvsndal.

Jorg secouait la tête, déplorant que Steven se méfiât encore assez de lui pour se croire obligé de lui alléguer des motifs aussi invraisemblables. Il crut cependant de belle politesse d'avoir l'air de le croire. Il ajouta :

— Si je ne suis pas indiscret, messire, je te

demanderais quelle sorte d'emploi, te convenant réellement, tu espères trouver là-haut?

— Tu n'es pas indiscret, dit Steven en souriant à demi. Tu m'as donné assez de preuves de ton obligeance et de ton dévouement pour que je t'avoue ceci sincèrement : je désire obtenir la place de Tolwig. Je compte sur toi pour me présenter au chef de la garnison d'abord, puis au gouverneur lui-même. C'est pour cela que je t'ai prié de m'accompagner.

— Valet du gouverneur, toi, maître, tu plaisantes!

— C'est une vérité qui peut te paraître plaisante, Jorg, mais c'est la vérité. Y vois-tu quelque inconvénient pour toi-même?

— Qu'importe mes risques. Tu as été trop bon pour que je te refuse mon aide. D'ailleurs, je te l'ai promise. Je te présenterai donc à Rorick, puis à messire Warwolf, puisque tu le veux. Mais il me faudra confesser que j'ai vu Tolwig, sans quoi comment s'expliquerait-on que nous fussions instruits de son départ.

— Confesser cela, ce n'est pas te compromettre. Tolwig a très bien pu t'annoncer sa fuite sans te dire où il allait. En venant de toi-même au-devant de messire Warwolf tu détruis tout soupçon de connivence. D'ailleurs, dès qu'il sera temps pour moi d'agir et de parler, je le ferai de mon mieux afin de dégager ta responsabilité.

Jorg attendait quelque chose de plus, peut-être la confiance suprême qu'il croyait avoir méritée par son mutisme, sa réserve et la démarche osée qu'il tentait — démarche qui pouvait attirer sur lui la vengeance du tout puissant gouverneur.

Le jeune Iarl de Sverto devina la pensée de son compagnon et, posant sa main gantée sur l'épaule de l'aubergiste, il lui dit :

— Bon Jorg, la sûreté de la jeune dame, ma propre sûreté, la tienne enfin, exigent, pour le moment, que tu ne saches rien de nous. Moi-même, en l'aventure périlleuse où je me jette, je sais si peu de chose de ce que me réserve l'avenir, j'ignore à ce point si les événements justifieront mon espérance ou l'anéantiront à tout jamais, que je ne pourrais rien t'apprendre que tu n'aies deviné. Ma vie, o brave ami, est pareille à ces arbres coupés que tu me montrais tout à l'heure dans le torrent. J'ai été arraché à la forêt natale et jeté dans l'abîme. Je vogue au gré de l'eau furieuse, tantôt heurté par les bords escarpés, tantôt repoussé par le roc, tantôt enfoui sous l'avalanche. Parfois, soulevé d'un brusque élan, je reprends espoir d'atteindre bientôt mon but, tantôt en suspens devant quelque obstacle imprévu, je me désespère et me crois arrêté pour toute l'éternité.

Steven pencha la tête dans une tristesse dont Jorg, à son tour, s'attrista. Aussi fut-ce d'une voix plus émue qu'il reprit :

— Ne te décourage pas, maître, pour ton bien et celui de la jeune dame, ne te décourage pas!

Comme le tronc de sapin, quoique momentanément arrêté, heurté ou enseveli, sous l'avalanche, tôt ou tard, tu arriveras aux eaux calmes du fiord et tu y flotteras en toute sérénité.

— Dieu et saint Olaf le veuillent !

Ils gravissaient maintenant des escarpements si abrupts qu'ils pensaient, à chaque cime atteinte, voir s'ouvrir l'abîme devant eux ; puis un ressac de terrain leur découvrait d'autres ponts, d'autres crêtes, d'autres précipices, et ils allaient toujours. Les arbres se faisaient de plus en plus rares : plus de genevriers, de pins, de hêtres, de trembles et de bouleaux. Dans ces gorges sauvages, la bise d'hiver tuait et brûlait tout ; elle fouettait même la neige aux sommets des montagnes, les dénudait et les faisait surgir, sous le ciel morne, chauves et désolés. Les ponts devenaient plus étroits, plus rugueux. Aucune barrière ne gardait plus le voyageur du vertige. Seuls, de place en place, les blocs énormes de rochers indiquaient encore la direction de Ruvensdal.

Ils arrivèrent ainsi au faite et la forteresse, enfin, se dressa devant leurs yeux. Elle était juchée à l'extrême pointe de la cime rocheuse, sur une sorte d'îlot de granit à pic sur la mer, séparé du plateau par un dernier précipice plus profond que tous les autres, et cernant Ruvensdal, de ce côté, d'une crevasse insondable.

Steven s'arrêta, impressionné, saisi devant cette masse de pierre qui semblait noire dans cette solitude blanche, dans cet exil des airs où floconnaient éperdûment des neiges presque éternelles. Bien que cette forteresse féodale eût été presque entièrement réédifiée par les Danois, Steven crut retrouver, dans ses assises si bien confondues et cimentées qu'elles fussent avec la roche, les traces d'un de ces anciens *borgs* cyclopéens, faits de quartiers et de masses granitiques entassés, cavernes de géants, refuges inexpugnables des faucheurs écumeurs de la mer.

La muraille se dressait écrasante, haute, épaisse et crénelée, flanquée de tours aux angles et, au centre, d'échauguettes en saillie sur le vide. Les plates-formes, particulièrement du côté du fiord, étaient armées de bombardes, de couleuvrines et de fauconneaux montés sur leurs affûts. Leurs boulets pouvaient atteindre et couler aisément les barques qui eussent tenté de forcer le passage du chenal. Au-dessus de cette formidable enceinte, surgissait la grosse tour, le donjon, asile suprême qui restait à assiéger quand tout le reste était pris.

Devant Steven et Jorg se trouvait la seule entrée

apparente de Ruvensdal : la porte à herse et à pont-levis, couronnée de machicoulis et flanquée, elle aussi, de tourelles à meurtrières.

Le jeune Iarl, ne voyant aucun soldat sur le rempart, s'avancait hardiment, lorsque Jorg le retint vivement par son gant.

— N'approchez pas, beau maître, il pourrait vous en cuire. La forteresse vous apparaît abandonnée, assoupie et muette, mais c'est une traîtresse : nous sommes épiés de cent regards invisibles par ces archières pareilles à des paupières, mi-closes. Les Danois veillent dans leur cachette de pierre et, s'ils n'ont la mèche de l'arquebuse toute allumée, ils tiennent l'arbalète toute bandée.

— Appelle donc, dit Steven impatientement, que nous sachions enfin si ces murs rébarbatifs ne sont pas hantés seulement par les aigles de mer ?

— Un moment, fit Jorg en essayant de dépêtrer de ses fourrures la corde qui tenait sa *luur*, sorte de corne dont se servaient les pâtres pour rassembler leur troupeau. Rorick et ses hommes connaissent mon signal quand je viens pour l'approvisionnement. J'imagine qu'on ordonnera de nous laisser entrer.

Et, avec cette lenteur qui rendait Steven fiévreux, Jorg sortit enfin sa *luur*, aspira une large bouffée d'air, puis mit cette corne à sa bouche et lança dans le silence de la haute solitude un long appel mélancolique. Le jeune Iarl en tressaillit comme si c'était le signal de la lutte nouvelle où s'engageait sa vie. Heureusement les Danois de la citadelle, ainsi que Jorg, ainsi que le Norvégien, ainsi que tous les hommes qui vivaient dans ce climat de froids brouillards, apportaient en tout ce qu'ils faisaient une lenteur réfléchie qui permettait au jeune homme de se ressaisir à temps.

Un soldat armé parut sur une étroite plateforme, au-dessus de la porte et de la herse pesante. Il leur fit signe d'avancer, et, à portée de voix, Jorg cria :

— Je suis l'aubergiste et je demande l'entrée des murs.

Peu après, sans qu'aucun autre soldat ait reparu, sans qu'ils pussent deviner par quelle archière étroite de la muraille Jorg avait été reconnu, la herse se leva, le pont-levis s'abaissa, ils franchirent l'abîme qui séparait cette île de pierre du plateau de glace et ils entrèrent à Ruvensdal.

CHARLES FOLEY.

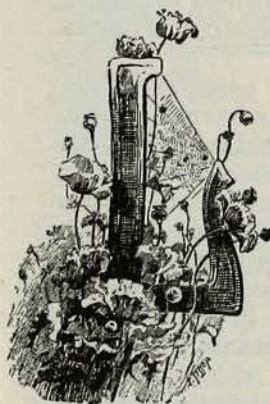
(La suite au prochain numéro.)





REVANCHE!

SUITE ET FIN



Le retard de Renaud à partir pour la Bretagne, sa sauvagerie au retour, la tristesse que Solange n'arrivait pas toujours à cacher, ses rougeurs subites quand on prononçait le nom du jeune avocat, la faisaient réfléchir; et, sans regretter sa bonté pour Solange, elle avait peur...

— Dites, grand'mère, insista Lissel, vous le gronderez? Il rirait de mes reproches, tandis que des vôtres...

— Si Renaud a beaucoup de travail, mes reproches...

M^{me} de Pénaulan n'acheva pas. Un coup de timbre venait de résonner; et, presque aussitôt, Renaud parut sur le seuil du salon.

— Nous parlions de vous, s'écria Lissel, s'efforçant de lui faire les gros yeux. Je vous déteste, je vous exècre...

— Pourquoi? demanda Renaud d'un air naïf, en déposant sur les genoux de M^{me} de Pénaulan un splendide bouquet de roses-thé.

— Lissel trouve, comme moi, mon enfant, que le travail vous absorbe trop... J'écirai un de ces jours à M^{me} Kerviler. Savez-vous, Renaud, continua M^{me} de Pénaulan, fixant sur lui un regard scrutateur, que vous êtes très changé.

Il secoua insouciamment les épaules.

— Je me porte fort bien. Mais j'ai entrepris un livre sur la Bretagne...

— Vous allez faire concurrence au tuteur d'Ary et de Léo?

— Nullement; je laisse les tumulus à Monsieur je ne sais qui. C'est la Bretagne historique que je veux écrire.. Ce sera long, et, pour moi, c'est passionnant.

Ils ne purent en dire plus long... Un à un, les invités de la comtesse arrivaient, et, bientôt, on passa dans la salle à manger...

— Est-ce que M^{lle} Mieussen est souffrante? demanda Renaud à Lissel, à laquelle il avait offert son bras.

— Non, oh! non, mais elle a prié grand'mère de la laisser dîner seule au pavillon, si on n'avait pas besoin de ses services... « Besoin de ses services! » Songez donc!... Elle prend vraiment au

sérieux son rôle de demoiselle de compagnie. Trouvez-lui vite un mari, cousin Renaud. Elle me manquera, certes! Mais je la voudrais si heureuse! Hier, elle vous a soutenu. Je tombais sur vous à grands coups de langue, disant: « Renaud nous oublie... » Elle a répondu: « Que M. Kerviler nous oublie, nous, ce n'est pas étonnant, mais oublier M^{me} de Pénaulan et vous, petite Lissel, c'est impossible.... »

Après cette soirée, qui lui parut très longue, malgré la conversation fort intéressante de lord Bodenham, Renaud rentra chez lui, plus sombre encore qu'au départ.

— Je ferais mieux de quitter Paris, murmurait-il en se promenant fiévreusement dans son cabinet de travail. Ici, j'entends prononcer *son* nom, je *la* revois partout, même quand *elle* n'y est pas... Et *elle* croit que je l'oublie!... L'oublier!

Cette pensée lui fut si importune, qu'après avoir lutté durant plusieurs jours, il se rendit, un soir, à l'hôtel de Pénaulan, excusant sa lâcheté par l'idée qu'il devait une visite.

Il y avait au salon deux ou trois vieux amis de la comtesse, qui faisaient avec elle une partie de whist; Lissel, au piano, jouait une gavotte endiablée, tout en échangeant quelques mots avec Solange, qui travaillait auprès d'elle.

— Renaud! C'est Renaud! Est-il aimable! s'écria Lissel, faisant exécuter à son tabouret une rapide pirouette. Rien de tel que d'adresser des reproches aux gens... Vous n'allez pas jouer aux cartes, j'imagine? Saluez la compagnie, dont vous troublez les savantes combinaisons, et venez vers nous. — Monsieur l'ermite... Madame l'ermite, je vous présente l'un à l'autre.

Solange et Renaud se regardèrent en riant... Mais le rire s'effaça vite de leurs lèvres. Solange trouvait Renaud très amaigri; Renaud trouvait Solange très pâle. Et l'un et l'autre pensaient:

— Quelle souffrance y a-t-il donc au fond de ce cœur pour opérer un tel changement?

— Là, vous voilà muets comme deux carpes frites. Cousin, vous serez un ange si vous prenez ma place. Grand'mère adore le whist avec accompagnement de piano. Si vous voulez chanter, ce sera mieux encore.

— Vous chantez? demanda Solange, dont le regard exprima soudain un ardent désir.

— Mais, oui, il chante... divinement même, répondit Lissel. Il a tous les talents, même celui de souffler dans un chalumeau.

— Même celui de gâter les écoliers, ajouta Solange. Ary et Léo étaient fous de joie, hier : livres, boîtes de peinture, bonbons... c'est trop ! Comment vous remercier ?

— En chantant, dit Lissel... Un, deux, trois. Melchisédech, obéissez !

Il obéit. Mais à qui obéissait-il ?... Et quand sa voix, chaude, ample, aussi pénétrante qu'une caresse, commença *La Prière*, de Sully Prud'homme, les strophes, pleines de supplication, n'étaient-elles pas plutôt une réponse à la demande formulée par Solange d'une voix émue :

— Comment vous remercier ?

Ah ! si vous saviez comme on pleure
De vivre seul et sans foyers,
Quelquefois, devant ma demeure,
Vous passeriez.

Si vous saviez ce que fait naître
Dans l'âme triste un pur regard,
Vous regarderiez ma fenêtre
Comme au hasard.

Si vous saviez quel baume apporte
Au cœur la présence d'un cœur,
Vous vous assoiriez sous ma porte
Comme une sœur.

Si vous saviez que je vous aime,
Surtout si vous saviez comment,
Vous entreriez peut-être même,
Tout simplement.

A la table de whist les joueurs s'étaient arrêtés. Et quand la dernière note s'éteignit, une salve de « bravos » acclama le talent du chanteur.

Seule, M^{me} de Pénaulan ne partagea pas l'enthousiasme de ses hôtes. Malgré sa force de volonté, elle se montra distraite pendant toute la partie suivante, plus grave aussi que de coutume.

Solange, elle, fort pâle, s'efforçait vainement de cacher les larmes qui inondaient ses joues.

Quant à Lissel, nerveuse, les sourcils froncés, elle accueillit la finale par ces mots :

— C'est une hymne d'enterrement, cette machine-là !...

Et, toute la soirée, malgré les taquineries de Renaud, les efforts de Solange, elle ne desserra pas les lèvres.

XXI

Dans le vieil hôtel du faubourg Saint-Honoré, les lumières étaient éteintes, les domestiques reposaient depuis une bonne heure, quand M^{me} de Pénaulan, quittant son fauteuil, et tenant sa veilleuse d'une main tremblante, souleva avec maintes précautions la lourde portière qui séparait sa chambre de celle de sa petite-fille. Une minute, elle resta sur le seuil, les yeux pleins de larmes, murmurant :

— Je le pensais !

Lissel ne s'était pas couchée. A genoux devant son lit, le corps secoué de sanglots convulsifs, qu'elle étouffait dans les couvertures de soie rejetées sur sa tête, elle s'abandonnait à la douleur avec toute l'âpreté, toute la violence d'une nature ignorante, jusque-là, de la souffrance.

M^{me} de Pénaulan hésita... Valait-il mieux laisser cette enfant, — son enfant, — se livrer à l'amertume de cette première déception, soulager par les larmes son pauvre cœur meurtri, ou chercher à arrêter l'explosion de son désespoir en faisant de suite un appel à sa fierté ?

Une plainte plus déchirante triompha de son indécision. Elle posa la veilleuse sur une console, s'approcha de Lissel, et, l'enlaçant de ses bras, elle lui dit avec une pénétrante douceur :

— Ma petite bien-aimée, nous avons été deux aveugles... Depuis quelques jours je me doutais... Mais, ce soir, ce soir seulement...

Elle s'interrompit... Lissel sanglotait si fort ! si fort !...

— Voyons, parle-moi... Toi si enfant !... Toi qui le taquinais sans cesse !...

— Oui, mais... balbutia Lissel. Ce soir aussi seulement j'ai vu qu'il... qu'il l'aimait... Oh ! qu'il l'aimait tant, grand'mère ! Et j'ai senti là, tout à coup, que je l'aimais, mon vieux Renaud, mon cher, cher Renaud !...

— Mais tu comprends, ma pauvre petite fille, que tu ne *peux* plus l'aimer maintenant... Renaud ne donnera son cœur qu'une fois. Qu'il puisse épouser Solange ou non, c'est...

— C'est elle qu'il aimera toujours, sanglota Lissel. Oui, je sais. Et elle est digne de lui, plus digne que moi... Mais, j'avais si peu pensé !... Oh ! grand'mère... je voudrais mourir !...

M^{me} de Pénaulan la serra éperdument sur son cœur.

— Tais-toi ! Tais-toi ! balbutia-t-elle. Si Dieu t'entendait ! Aie pitié de moi, Lissel, ma chérie ! J'ai vu partir tous les miens, tous mes adorés... Tu es ma seule consolation, mon espoir, ma vie...

Lissel joignit désespérément les mains.

— Je suis égoïste ! Pardonnez-moi, grand'mère ! Je souffre tant ! Si vous saviez comme je souffre !

— Je le sais... Mais je sais aussi, mon enfant, continua M^{me} de Pénaulan d'un ton plus grave, que ta souffrance est de celle qu'on cache avec un soin jaloux... Tu...

Lissel redressa vivement la tête.

— Grand'mère, balbutia-t-elle, tandis qu'un éclair de fierté passait dans ses yeux gonflés de larmes, vous m'avez dit... un jour... au croquet, que je n'agissais pas comme une Pénaulan ; pour *cela* n'ayez crainte. Je serai une Pénaulan. Renaud, Solange, personne... personne que vous, grand'mère, et... Dieu... ne saura jamais, non, jamais... Seulement, ce soir, laissez-moi, dites, laissez-moi bien pleurer.

Le lendemain, M^{me} de Pénaulan entra de bonne heure dans la chambre de Lissel et lui tendit silencieusement un billet de Renaud.

« Madame, — écrivait-il, — hier, malgré mes résolutions énergiques, celui que vous appelez votre sage « Renaud » a été « fou ». Vous avez deviné, n'est-ce pas?... M'aura-t-elle deviné, elle aussi?... Je n'ose revenir à l'hôtel de Pénaulan... Pardonnez-moi... Conseillez-moi.

« A Lissel, toute mon amitié; à vous, madame et amie, l'assurance de mon respectueux attachement.

« RENAUD. »

— Il faut lui répondre, grand'mère.

— Lui répondre quoi?... Le séjour de Solange rend la position très difficile.... Oh! quels regrets!...

Une larme parut dans les yeux de Lissel, mais, mettant doucement la main sur les lèvres de M^{me} de Pénaulan :

— Qu'il ne revienne pas... maintenant, grand'mère... Dites-lui, oui, dites-lui de partir, de tout expliquer à M^{me} Kerviler. Elle l'aime tant!... Et, quand on aime, que ne ferait-on pas!... On sacrifie ses rancunes, ses espérances, même son cœur, acheva Lissel très bas. Tout s'arrangera, vous le verrez, grand'mère, et ils seront heureux, tous heureux.

— Et toi? Tu souffriras, Lissel?

— Oui, grand'mère, mais comme une Pénaulan, sous une armure de foi et de courage.

Le jour même, en effet, Lissel reprit sa gaieté d'enfant avec une vaillance de femme; et, le soir, Renaud partit pour la Bretagne.

Une dépêche avait averti M^{me} Kerviler de son arrivée. Malgré le froid très vif, il la trouva sur le seuil de Ker-Roc, et tressaillit douloureusement à la vue de sa chevelure devenue toute blanche.

Ces quelques mois, pour elle, plus encore que pour lui, avaient été des mois de souffrances. Seul, l'abbé Lenaarck, maintenant un habitué de Ker-Roc, aurait pu dire quelles avaient été les luttes de cette nature ardente et fière avant de connaître l'enivrante douceur de la victoire. A ce cœur malade, aigri, il avait montré Dieu comme le consolateur suprême, le baume souverain, et c'était ce Dieu consolateur qu'elle priait maintenant, chaque jour, avec une foi passionnée, de lui rendre l'estime de son fils, la confiante tendresse de son fils.

La dépêche de Renaud l'avait bouleversée; mais, plus que l'inquiétude, l'espoir envahissait son âme... Il venait! Il venait à elle sans être appelé. N'était-ce pas, cette fois, pour lui ouvrir son cœur?...

Oui! dès le soir même, à la veillée, il lui parla, non comme autrefois, avec cette douceur d'accent presque enfantin qu'il avait quand il s'adressait à elle, mais du ton grave d'un homme qui a longue-

ment pensé avant de dévoiler l'intime de lui-même... Il dit tout, tout, sauf ce qu'il avait appris de Ker-Roc... Comment il avait retrouvé Solange... et l'amour qui s'était glissé en lui à son insu : amour tendre et fort, qui n'enlevait rien à son amour, à son respect pour sa mère, puisqu'il était décidé à s'incliner devant la volonté de M^{me} Kerviler, si elle refusait son consentement, bien qu'il sût, à n'en pouvoir douter, qu'il aimait Solange... à toujours...

Elle l'écouta jusqu'au bout sans l'interrompre, sans qu'il pût lire sur son pâle visage quel arrêt elle allait prononcer. Quand, enfin, il s'arrêta, haletant d'angoisse, elle l'attira à elle, et, avec une douceur qui le fit tressaillir, elle lui dit :

— Mon enfant, je savais déjà tout ce que tu viens de me conter; mais j'attendais de le savoir par toi, pour te dire que mon unique désir est de te voir heureux. Il paraît que M^{lle} Mieussen mérite ta tendresse. Toutefois, avant de te donner une réponse définitive, je te demande de me la faire connaître. Si tu veux, nous partirons demain.

Ce jour-là, M^{me} de Pénaulan tricotait au coin du feu. Solange, assise devant son métier à tapisserie, brodait un écran au petit point qu'elle avait achevé de dessiner la veille; et Lissel, le front contre les vitres, regardait au dehors avec une moue grandissante, car, depuis une heure, une pluie fine, serrée, tombait sans relâche, rendant toute promenade impossible.

— Un fait exprès! ce déluge ne cessera pas, dit-elle enfin, dépitée.

— Si tu travaillais, ma chérie, insinua doucement la grand'mère, le temps te semblerait moins long.

— Travailler! je suis bien trop énervée pour cela.

Solange leva la tête en souriant.

— Le mauvais temps ne m'effraie pas, Lissel. Voulez-vous sortir malgré ce « déluge »?

— Oui, oh! oui! Nous irons sous les arcades de la rue de Rivoli. C'est jour d'exposition et...

La phrase resta inachevée. Le timbre de la porte d'entrée venait de retentir, et Lissel, devenue toute pâle, balbutia :

— Grand'mère, voilà Renaud.

— Renaud? Tu es folle, mon enfant. Renaud est parti depuis trois jours seulement.

— Voilà Renaud, grand'mère, répéta Lissel; je connais bien son coup de timbre, allez!...

Oui, c'était Renaud et M^{me} Kerviler. Lui, ému, agité; elle, plus pâle que d'habitude, mais très calme. Elle serra affectueusement la main de M^{me} de Pénaulan, embrassa Lissel; puis, quand on lui eût présenté Solange, ses yeux s'attachèrent, ardents, investigateurs, sur le charmant visage de la jeune fille et ne le quittèrent plus.

Elle eût voulu la voir prendre part à la conver-

sation, surprendre l'expression de son regard, dans le timbre de sa voix deviner les impressions de son cœur. Mais Solange, retenue à sa place par Mme de Pénaulan, après avoir essayé de fuir, restait silencieuse, tête baissée, devant son métier à tapisserie, uniquement occupée en apparence à nuancer le corps fluet d'une libellule.

— J'ai plusieurs commissions à faire, dit enfin Mme Kerviler que ce mutisme exaspérait. Renaud ne peut m'accompagner, et j'ai presque oublié Paris. Oserai-je vous demander Lissel?...

Lissel se leva d'un bond; courant vers Solange, elle lui enleva rapidement son aiguille des doigts.

— Aujourd'hui, je suis trop maussade pour être une agréable compagne. Prenez Solange, madame, vous ne vous repentirez pas de la substitution; n'est-ce pas, grand'mère?

— Vous pouvez sortir toutes deux, mes enfants.

— Et vous resterez seule? Non, non, grand'mère. Lissel ne vous quitte pas

Quand, après maintes courses en voiture, Mme Kerviler revint, le soir, dans l'appartement de son fils, Renaud, anxieux, l'interrogea du regard.

— Ne t'inquiète pas, lui dit-elle avec un sourire vraiment héroïque, je crois que je l'aimerai... que je l'aime déjà...

Oui, elle l'aima... Et, vers la fin de l'hiver, par une belle après-midi pleine de soleil et de gaieté, Mme Kerviler et Renaud, ayant franchi le porche du vieil hôtel de Pénaulan, pénétrèrent dans le petit jardin, au fond duquel s'élevait le pavillon habité par Solange...

Ary et Léo, dont c'était jour de congé, interrompirent une partie de balle et vinrent, tout rieurs, au devant d'eux, annonçant que leur sœur profitait d'un diner en ville de Mme de Pénaulan pour achever une peinture qui lui était destinée.

— Je désire parler à votre sœur, dit Mme Kerviler... Renaud, reste au jardin, je t'appellerai plus tard...

À la vue de la visiteuse, Solange se leva, étonnée; avec sa grâce ordinaire, elle avança un fauteuil, exprimant le regret qu'aurait Mme de Pénaulan d'avoir manqué une bonne causerie.

Mme Kerviler l'interrompit, lui tendant la main :

— Je ne suis pas venue pour Mme de Pénaulan; je viens vous demander, Solange, de devenir ma fille.

Une pâleur de mort couvrit le visage de Solange. Ses lèvres remuèrent, mais sans qu'il lui fût possible de prononcer une syllabe.

— Renaud vous aime... Il vous aime de tout son cœur...

— Je m'attendais si peu... balbutia la jeune fille. Je vous suis reconnaissante, oh! si reconnaissante... à lui, à vous, madame... Je ne puis, non, je ne puis...

— Vous ne l'aimez pas?

Sans répondre à cette question, Solange poursuivit :

— J'ai de lourdes charges... mes frères... Je ne puis songer à moi... Et... je suis pauvre, très pauvre...

Un sourire passa sur les lèvres de Mme Kerviler.

— Pauvre? Renaud m'a affirmé (pardonnez-moi de traiter si vite une question d'intérêt) que, par héritage, vous avez quatre cent mille francs...

— Que je ne toucherai jamais! interrompit vivement Solange.

— Même pour épouser Renaud?

— Même pour épouser M. Kerviler, dit-elle tout bas.

Mme Kerviler garda un instant le silence, puis, d'une voix altérée :

— Si pourtant, m'humiliant devant vous, je vous disais : « Je suis la sœur de Mlle Daudré, Solange, oubliez le passé », que feriez-vous?

Solange la regarda d'un air égaré.

— La sœur de Mlle Daudré?

— Oui, sa sœur; qu'allez-vous répondre, mon enfant?

La jeune fille cacha son front dans ses mains. Tout tournait autour d'elle, sa raison s'égarait, il lui semblait qu'elle allait mourir...

— Eh bien! Solange, me pardonnez-vous?

Elle découvrit son visage inondé de larmes, se leva et, tendant son front à Mme Kerviler :

— Je n'ai rien à vous pardonner, murmura-t-elle. Tout est oublié, je n'ai plus qu'à être heureuse.

Ensemble, elles descendirent au jardin. Dès qu'elles parurent, Renaud, pâle et silencieux, regarda sa mère.

— Je te conduis ta fiancée, dit-elle en souriant.

Alors, passant doucement la main de Solange sous son bras, il entraîna la jeune fille dans la petite allée contournant la pelouse.

— Vraiment, vous m'aimez, Solange? demanda-t-il. Êtes-vous sûre, bien sûre que ce n'est pas simplement de la reconnaissance?

Elle leva la tête, et, les yeux rayonnants de bonheur :

— Peut-être ne devrais-je pas l'avouer, murmura-t-elle, mais je vous ai aimé dès la première minute...

Il serra plus fort la petite main qui s'abandonnait à lui, confiante, et répondit tout bas :

— Comme moi!...

XXII

Ils sont mariés!... Depuis trois semaines, ils voyagent, arrivant chez Mme Kerviler par le chemin des écoliers. Ils ont vu toute la côte sud de la Bretagne, une partie de la côte nord, et Solange, extasiée, jouit, en artiste et en femme heureuse, de l'Océan, des monuments celtiques, des calvaires, des abbayes en ruines, des églises gothiques; mais il lui tarde de connaître la vieille

maison où les attend M^{me} Kerviler; la vieille maison où s'est écoulée l'enfance de Renaud; la vieille maison dont il lui parle avec une admiration, avec un amour passionné!...

Ils suivent, en voiture, la route d'où l'on entrevoit si souvent la mer; elle cherche, à droite, à gauche, un logis caché sous le feuillage, s'imaginant qu'elle reconnaîtra le « sien » avec l'infail-
libile intuition du cœur.

C'est une journée de printemps merveilleuse... Il y a des fleurs sur tous les talus et dans toutes les prairies, des odeurs de violette et d'aubépine dans l'air, des chants d'oiseaux sur les arbres et dans tous les buissons... Une ou deux fois, un sourire passe sur les lèvres de Solange, et Renaud demande :

— Qu'avez-vous ?

— Je songe à M^{lle} Luce. C'est elle qui m'a porté bonheur.

— Je le crois, dit-il d'un ton ému. Vous avez été si bonne pour elle, ma Solange!...

Les chevaux, jeunes, ardents, dévorent l'espace. Renaud désigne successivement à sa compagne, charmée, Kérit, l'antique abbaye de Beauport; Plouézec, au clocher si hardi; Lanloup, Plouha, et la grève de la Palud, son endroit de prédilection.

— Vous m'y conduirez? supplie Solange, les yeux brillants de désir.

— Oui, oh! oui! En barque, ce sera charmant.

Vers Tréveneuc, Renaud devient tout à coup silencieux... Et comme Solange l'interroge sur la raison de ce mutisme, il répond avec un sourire étrange :

— Nous approchons.

— Nous approchons?... O cher! ne me dites rien... Il faut que je trouve...

A un détour de chemin, elle interrompt ses recherches, et demeure, le sourire aux lèvres, les yeux extasiés...

— La ravissante habitation! Quelle vue on doit

avoir de là-haut! A qui donc appartient cette propriété?

Les lèvres de Renaud laissent tomber laconiquement :

— A une riche famille du pays...

Encore quelques tours de roues, et les chevaux s'arrêtent devant une grille grande ouverte.

— Mais, balbutie Solange, c'est... c'est... Ce n'est pas ici. Vous venez de me dire...

Lui, l'entraîne, sans parler, sous les lilas qui embaument. Puis vient une éclaircie, et la maison paraît pittoresque, charmante sous sa parure printanière.

— Solange, je vous présente Ker-Roc.

— Ker-Roc!

En souriant, ils franchissent le vieux porche, et Solange lève sur son mari des yeux suppliants.

— La première chose que je voudrais voir ici, c'est sa chambre.

— Sa chambre? répète-t-il, la conduisant à l'étage supérieur, sa chambre? la voilà! ma bien-aimée. C'est aussi la vôtre, car ma mère l'a choisie et ornée pour vous.

La jeune femme serre doucement la main de M^{me} Kerviler.

— Que vous êtes délicate et bonne!

— Délicate! Bonne! Vous savez l'un et l'autre que...

Renaud lui met la main sur les lèvres.

— Tout s'oublie quand on répare : le présent est si beau qu'il efface le passé!...

Puis, enlaçant Solange de son bras vigoureux, il la conduit devant un pastel représentant M^{lle} Daudré dans tout l'éclat de sa vingtième année, et, d'un ton joyeux, mais vibrant d'émotion :

— Tante Luce, n'est-ce pas que vous êtes heureuse? Voilà votre héritière et... ma femme... Vous et moi, avons pris chacun notre revanche...

M. AIGUEPERSE.

FIN

RÊVE

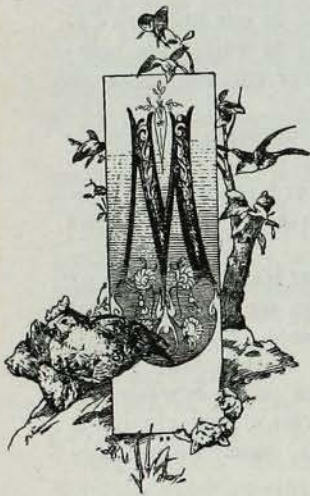
Mon rêve, c'est d'aller, quand je serai très vieux,
Dans mon pays d'enfant où dorment mes aïeux,
Vivre modestement dans une solitude;
D'y mener sans regret et sans inquiétude
Une existence calme et douce, en revoyant
Les bois et les vallons où je courais enfant;
De m'asseoir aux beaux jours sur l'herbe des clairières,
Près des mêmes genêts et des mêmes bruyères,
Toujours comme autrefois prompt à m'émerveiller;
Et d'entendre au lointain quelque ménestrier
Marier, en jouant bourrée ou montagnarde,
Mes rimes aux accords de sa vieille criarde.

GABRIEL MARC.





Causerie de Quinzaine



ONSIEUR MASSENET vient de rendre une nouvelle jeunesse à notre amie Cendrillon. Je dis notre amie, car qui de nous n'a aimé, n'a plaint cette pauvre petite méprisée qui restait assise, avec ses vilains habits, devant les cendres refroidies de son foyer, tandis que ses méchantes sœurs s'en allaient au bal chez le roi. Tous les cinquante ans environ, il se trouve un poète, un conteur, un musicien tenté par la jolie légende, et qui essaie de la ressusciter. Ce n'est pas difficile de revivre quand on a pour soi le charme, la beauté, la baguette d'une fée, le cœur d'un prince Charmant et un petit pied, — ce dernier article est indispensable, il est le caractère de cette allégorie et nous aide à la retrouver à travers les âges, en s'enfonçant jusqu'aux commencements du monde.

La première Cendrillon fut Egyptienne, aux temps de Psamméticus, si mes souvenirs sont exacts, aux temps où il n'y avait pas encore de fées en Gaule, de carrosses à la cour, et où les lézards et les rats ne portaient ni habits verts ni livrée grise, mais où la fleur de lotus s'épanouissait sur le front d'Isis, et où son char était traîné par les ibis et les léopards.

Dans ces temps-là, Rhodope était la plus belle fille de Thèbes, et quand on la demandait en mariage, elle répondait par un éclat de rire, ajoutant qu'elle ne prendrait pour époux qu'un dieu ou un fils des dieux, ce qui mettait fort en colère les mortels éconduits.

Or, un jour, Rhodope s'en alla au bain sur les bords du Nil, débarrassés de leur fange pour la

circonstance, je suppose; et quittant ses petites sandales blanches, brodées d'or, sur le bord du fleuve, elle entra dans l'eau et s'ébattit gaiement avec ses compagnes derrière le rideau bruisant des flexibles roseaux. Un aigle planait dans l'espace, il vit briller l'or des sandales, et se dit que ce joujou ferait bien dans son aire; il se laissa descendre jusqu'à la rive et, sans égard pour les cris des baigneuses, pour les écharpes que leurs suivantes agitaient autour de lui afin de l'effrayer, il emporta une des sandales et remonta majestueusement dans l'éther.

D'un coup d'aile rapide, il se dirigea sur Memphis, il passa au-dessus des temples, au-dessus des allées de sphynx, au-dessus du palais de Pharaon, qui rendait alors la justice en plein air. Et quand il aperçut le royal justicier, impressionné par tant de grandeur, il laissa échapper de son bec la pantoufle blanche brodée d'or, qui vint, comme par miracle, tomber sur la poitrine de Psamméticus. Or, elle était si petite la sandale de Rhodope qu'elle trouva un refuge entre les plis de la tunique royale et s'y arrêta comme d'elle-même.

Pharaon était fils d'un dieu, tout le monde sait ça, il était poète aussi, jeune, d'imagination vive et tout puissant. Cet ensemble fit la fortune de la sandale tombée du ciel; il devint éperdument amoureux de celle qui avait chaussé si élégante et si mignonne chaussure, et ses hérauts, entortillés de leurs pagnes aux larges raies bleues, s'en allèrent aux quatre coins du royaume proclamer que le Pharaon épouserait la fille dont le pied chauserait la divine pantoufle.

Je trouve ces rois d'Afrique bien légers, bien imprudents. Supposons que le petit pied appartint à une laideron... mais, *audaces fortuna juvet*, Rhodope était la plus belle fille de Thèbes et elle épousa le fils d'un dieu dont le palais s'élevait à Memphis.

Si de nos jours Cendrillon se cherchait un hôtel à Paris, je l'engagerais fort à l'établir aux Champs-Élysées, tel celui que je viens de visiter et dont la description vous intéressera peut-être au point de vue mobilier. Tout le monde ne peut pas aspirer au luxe d'une pareille installation, mais tout le monde, avec du goût, de l'ingéniosité, peut s'inspirer d'un arrangement quelconque, si riche soit-il, en l'adaptant à des ressources plus modestes.

L'entrée est toute blanche, en marbre, avec une arcade, et les larges marches d'un escalier qui vient poser sur cette blancheur la note éclatante de son tapis. Cet escalier, avec sa voûte incrustée de cabochons de cristal, aboutit à une large galerie blanche aussi, laquée, avec, au fond, une double baie remplie de palmiers et de fleurs donnant l'illusion d'une serre; et, sur les murs, de vieilles tapisseries; dans les coins, des plantes, des statuettes, de beaux bibelots, armures, masques anciens. Toutes les pièces donnent sur cette galerie; commençons par le vestiaire avec ses nègres en torchères, sa grande glace, ses banquettes, sa table et tout ce qu'il faut pour écrire, se rajuster et même se trouver mal si l'admiration ou la jalousie vous y portent.

Le cabinet de travail de Monsieur, en vieux chêne, tapis à hautes laines rouges et bleues, a de superbes bibliothèques Renaissance, reliées entre elles par une sorte de stèle où une liseuse de terre cuite semble avoir emprunté son livre aux vitrines qui l'avoisinent. Meubles rouges, droits, sévères; tableaux de choix. Cela, sans doute, pour contraster plus vivement avec la salle à manger qui lui fait vis-à-vis. Là, tout est Louis XV, pimpant, coquet, doux à l'œil, accueillant une petite merveille. Petite? Non, grande, car on peut y tenir nombreux; mais les proportions y sont si bien gardées qu'on se croit dans une pièce moyenne. Cheminée avec trumeau sanguin et, de chaque côté, les panneaux remplis de scènes de chasse: à droite, le départ; à gauche, la curée froide au moment où le veneur lève la nappe du cerf. En face, immense baie donnant sur le salon, dont le vitrage est voilé de soie écrue jusqu'à hauteur d'œil, puis deux autres peintures murales longues et étroites: un cerf magnifique d'un côté; de l'autre, une biche et son faon, très sympathiques. Aux quatre coins des encognures laquées vert pâle comme toutes les boiseries de la pièce, avec des vitrines bombées, d'où l'on aperçoit la magnifique vaisselle d'argent de famille, théières majestueuses, lourds huilliers; et le vieux Saxe, et le

reste. Le mobilier se compose de chaises et de fauteuils rococos, tout ramassés sur eux-mêmes, en paille cannée, bois naturel, et petits coussins en velours vert pâle, au dossier et aux accoudoirs; c'est tout ce qu'il y a de plus charmant. Rideaux vert pâle, lustre électrique, tapis fixe qui est fort agréable quand on avance son fauteuil, car, lorsque le tapis est libre, l'opération de la mise à table est bien laborieuse, parce que les angles se révoltent contre les assauts des pieds de sièges. Jetez un coup d'œil sur l'ensemble qui est remarquable par sa douceur, sa sobriété, son élégance, sa nouveauté, et la baie aux boiseries contournées, du style Louis XV s'étant ouvertes, entrons dans le salon. Même aspect tranquille et distingué malgré la fraîcheur du coloris. Tentures jaunes, en soie brochée, avec stores de foulard blanc, brodés de branches de roses ton sur ton, comme un vieux crêpe de Chine. Meubles en bois doré, avec tapisseries d'Aubusson, grosses pivoines et herbages effarés sur un fond écru. L'or est mat, ce qui donne un effet charmant. Les bergères, les petites chaises, la banquette, sont en velours de Gênes un peu plus soutenu de ton; une immense carpe antique est jetée sur le tapis rouge de tout l'étage; un bonheur-du-jour, un piano recouvert d'un taffetas blanc, à paniers Louis XVI; une table par ci, une statue par là, des tableaux partout (la maîtresse de la maison les adore). Au-dessus de la cheminée, une glace sans tain nous laisse apercevoir l'image ravissante d'une bayadère de marbre qui danse là-bas entre les girandoles du billard où je vais vous conduire quand nous aurons tourné le bouton que voici et qui allume les quatre lustres électriques discrètement voilés du salon, les...

— Madame, vous êtes presque au bout de vos trois colonnes.

— Mais je n'ai pas parlé des chambres...

— Madame, vous n'avez plus que cinq lignes.

— Mais les bronzes.

— Plus que quatre lignes.

— Mais au moins laissez-moi dire un mot de la vue merveilleuse qu'on a des fenêtres sur cette incomparable avenue, avec sa verdure, son arc de triomphe; et le joyeux passage des voitures à l'heure du bois, et la fraîcheur silencieuse du matin...

— Plus qu'une ligne...

— Alors, j'y renonce et c'est dommage.

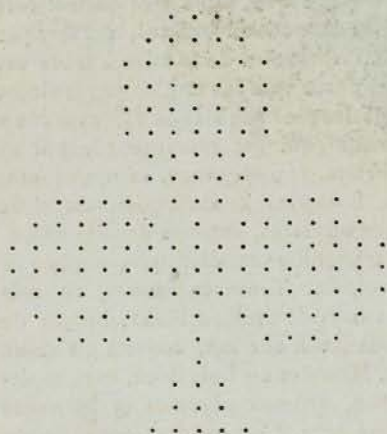
C. DE LAMIRAUDIE.





DEVINETTES

Mots en trèfle



Verticalement : Œuvre de Chateaubriand.
Horizontalement (1^{re} feuille, haut) : Époque. — Pour s'asseoir.
 — Surface ornée de moulures pour décorer. — Nombre marquant l'ordre. — Garder. — Par degrés. — Plante médicinale. — Convention. — Arbrisseau de Chine.

Horizontalement (2^e feuille, gauche) : Affluent de la Loire. — Ile de la Méditerranée. — Conspirateur au xvii^e siècle. — Fleur printanière. — Arbre fruitier. — Dans l'Ile-et-Vilaine. — Château de Diane de Poitiers.

Horizontalement (3^e feuille, droite) : Habitant des forêts. — Centre. — Contraire à l'opinion commune. — Victoire de Philippe de Macédoine. — Grand coupable. — Roi égyptien. — Chef-lieu de l'Est.

La queue : Hardi. — Immortelle. — En musique.

(Une abonnée de douze ans.)

Mots en carré

Pour les pieds et les parquets. — Stérile. — Pour accrocher. — Un faux dieu. — Chef-lieu dans les Basses-Alpes.

(Andalouse de quinze ans.)

Anagramme

Si je n'avais, hélas ! si petite envergure,
 Je serais rade ou port créé par la nature.
 Un de mes pieds changé de place seulement,
 Je suis pour les babys un grand amusement.

(Brin de varech.)

Mots en coupe

Verticalement, au milieu : Moquerie sans malice.

Horizontalement : Vêtement d'homme des siècles passés. — Chemin formé par le vaisseau dans les eaux qu'il remue. — Un grand messager. — Est puni par Dieu et la justice humaine. — Pour boire. — Couvre une grande partie du globe terrestre. — Consonne. — Pour le toit. — Cours d'eau. — Consonne. — Plante textile. — Le meilleur du lait.

(X. Y. Z.)

EXPLICATION DES DEVINETTES DE JUIN

Mots en candélabre :

M A I
 E B V
 S LUC O
 S I C I I
 C I L H E R E
 E S T O E T E
 L Y D I E
 L O T
 N
 O
 S
 S O T
 V E R T U

Vers à terminer : Hardi, aventureuse, houleuse, midi, hardi. (Martial Besson.)

Problème pointé : A celle qui sauva le trône et la patrie et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits.

Question mythologique : Laocon.

Mots en croix :

N
 A
 B
 U
 C
 B A L T H A S A R
 O
 D
 O
 N
 N O E
 J O S U E
 S A L O M O N
 P H A R A O N

Mots en lampe :

J
 G E X
 G R A N T
 F R O N T I N
 G U T E N B E R G
 E
 H
 P A N
 C
 T H E
 C R E T E
 M E T R A
 C O T I N
 N E Y

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^e, 41, rue de la Victoire.